

Marie-Laure De Shazer

Pan yu liang

*(la femme peintre qui savait unir
l'Orient et l'Occident)*



Pan Yu Liang, la Manet Chinoise
(la femme peintre qui savait unir
l'Orient et l'Occident)



Marie-Laure de Shazer

Pan Yu Liang, la Manet Chinoise
(la femme peintre qui savait unir
l'Orient et l'Occident)

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2486-0

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Table des matières

Remerciements	11
Biographie de Pan Yu Liang	13
I – Le messenger de l’empereur	15
II – Le bordel.....	21
III – Le départ de Cao Lan	31
IV – Zhang Hua.....	37
V – Zhang Hua et le féodalisme	49
VI – Le scandale.....	53
VII – Nouvelle vie à Shanghai et nouvelle identité	57
VIII – Le Professeur Hong	61
IX – L’échec	65

X – Le mépris des professeurs.....	69
XI – L’Olympia de Manet	75
XII – Confiscation de la peinture.....	87
XIII – Séjour à Lyon.....	91
XIV – Rencontre de Chou Xin à Paris.....	101
XV – L’histoire des rues de Paris lui donne de l’inspiration pour ses toiles	113
XVI – Le prix d’or.....	118
XVII – Retour à Shanghai et l’instabilité économique et politique du pays	121
XVIII – Organisation d’une exposition à Shanghai.....	127
XIX – Le mépris de ses collègues	131
XX – Son passé de prostituée	135
XXI – La haine des élèves	141
XXII – Zhang Hua retourne avec sa femme	145
XXIII – La solitude à Paris et la mort de Zhang Hua	147
XXIV – La révolution culturelle n’a pas eu les 4000 œuvres de Pan Yu Liang	151

Remerciements

Je tiens à remercier ici plusieurs personnes qui me sont chères :

Joan Tomko et Monica Jones.

Paul Tolla pour m'avoir encouragée à écrire la vie de Pan Yu Liang et m'avoir permis d'étudier le chinois. Sans son aide, je crois que je n'aurais jamais pu devenir pédagogue.

Hélène Burry pour sa constante sollicitude et ses encouragements. Stephanie Lallemend et Irene Pietrantozzi.

Sœur Ellen Lorenz pour son soutien, et mon professeur de français madame Wolff pour m'avoir fait aimer la littérature francophone. Elles travaillent toutes les deux à Mount Mary Collège à Milwaukee.

– Hao Sheng pour m'avoir tant fait partager la beauté de la langue chinoise et fait saisir les différences entre les cultures française et chinoise. Sans lui, je n'aurais jamais pu devenir professeur de chinois ni même pensé à écrire des livres.

Jessica ZHANG de croire en moi et de son soutien.

Le Docteur Bon, le Docteur David Holloway et Mme Ricci qui m'ont toujours encouragée à prendre la plume.

Ma fille Amélie, ma sœur Marie-Pierre, Marlo Reese, Ashleigh Roozs et mon mari Tony.

Enfin, je dédie ce livre à Steve de Shazer et Insoo Berg, écrivains et psychologues renommés dans le monde.

Biographie de Pan Yu Liang

- 1899** Naissance de Zhang Chiu Xin.
- 1909** Vente de Chiu Xin par son oncle à un bordel
- 1911** Pan Hua rencontre Chiu Xin
- 1913** Epouse Pan Hua et change de nom : Gentille-Jade (Yu Liang)
- 1917** Connaissance du professeur Hong qui l'initie à Cézanne et à Manet.
- 1918** Admise à l'école des beaux-arts de Shanghai, dirigée par le fameux peintre Li Xiu Hua.
- 1921** Etudie à l'institut franco-chinois à Lyon
- 1922** Admise à l'école des beaux-arts de Paris dont elle reçoit la médaille d'or.
- 1930** Retour à Shanghai pour devenir professeur. Exposition de nombreuses œuvres.

- 1937-1976** Retourne à Paris et expose ses œuvres au salon de la promotion Violette, au musée Cernushi, à la libre confédération française. Sculptures de Montessori, Chang Dai Chian et Grousset.
- 1977** Mort de Pan Yu Liang qui laisse 4000 œuvres dans son sous-sol.

I

Le messager de l'empereur

En 1899, par une chaude journée d'été, le bateau d'un modeste marchand de chapeaux et de tissus jeta l'ancre dans l'estuaire du lac occidental mince, situé à Yang Zhou. Une femme le regardait de loin et attendait impatiemment l'arrivée des marchandises. C'était la femme de ce marchand. Elle allait et venait sur le quai, ou marchait dans les rues avoisinantes, touchant son ventre rond de sa main comme si elle brodait l'enfant qui allait naître.

Dans le même temps, de nombreux passants se retournaient sur la beauté de la rondeur de son corps et lui souhaitaient d'avoir un fils.

Devant un salon de thé, un mendiant loqueteux, diseur de bonne aventure, vint soudainement à sa rencontre. Il lui parla longuement, lui prédisant une vie funeste et l'arrivée d'une fille. Ereintée, elle le repoussa.

Les marchandises une fois déchargées, son mari vint la rejoindre. Les Zhang étaient un couple de pauvres commerçants. Le mari fabriquait des chapeaux et l'épouse brodait. Malgré leur dur labeur,

ils se lamentaient d'être pauvres. Alors, la femme Zhang rêvait d'avoir un garçon pour l'envoyer à l'école. Les hommes, selon elle, pouvaient devenir lettrés et apprendre par cœur des vers anciens. Le paysage de Yang Zhou reflétait le paradis pour ce couple de marchands. Les montagnes ressemblaient à deux couronnes tenant un chapeau pointu. A l'horizon, un lac étendu brillait qui s'accaparait les reflets des visages des amoureux éperdus. De tous côtés, serpentaient des chemins boueux qui conduisaient aux jardins de riches marchands.

Cependant, un acheteur de Shanghai détruisit un jour l'avenir prometteur du commerce des Zhang. Un petit homme arriva de bon matin et pénétra discrètement dans leur échoppe. Zhang leva soudainement la tête et vint vers lui avec empressement.

– Bonjour, monsieur, que désirez-vous ?

– Je voudrais acheter tous les chapeaux et broderies que vous possédez.

– Pardon ?

– C'est l'empereur qui m'envoie et il a entendu parler de vos articles.

Il lui remit en main propre une commande de l'empereur. Zhang y jeta vite un coup d'œil rapide et appela aussitôt sa femme.

– Viens, vite ! Un messenger de l'empereur veut nous acheter toutes nos marchandises.

La femme accourut et tous les trois se dirigèrent vers le port.

Un énorme bateau dissipa tous les soupçons du couple. L'homme devait bien être l'envoyé de l'empereur. Monsieur et madame Zhang s'empressèrent de charger les chapeaux et les broderies

à bord. Après qu'ils y aient épuisé leurs forces, l'inconnu dit :

– Bon, je dois y aller. Demain, l'empereur vous paiera en main propre.

Ils regardèrent le bateau disparaître et se hâtèrent de regagner leur commerce. Ils imaginaient leur nom « Zhang » s'afficher sur les boulevards. Puis, la nuit tomba et le silence se fit. Le couple se laissa tomber sur le lit.

Le lendemain, une pluie meurtrière se jeta contre les vitres du petit commerce. Les carreaux tremblaient à chaque éclair. L'homme et la femme, derrière leur comptoir, regardaient sans cesse la vieille horloge de leurs ancêtres. Le messenger de l'empereur n'était pas revenu les payer. Le souvenir des paroles du jeune escroc plongea le marchand Zhang dans une profonde dépression. Il était ruiné, abattu comme par cette pluie incessante qui chassait les clients et l'avenir prometteur.

Madame Zhang se soulagea de ce désespoir en priant d'avoir un garçon. Elle blâma son mari de leur malheur et de leur ignorance. S'il avait été lettré, personne y compris l'empereur, n'aurait pu le tromper.

Le mari tomba à ses genoux, se fit mal et la douleur s'empara de lui. Il ne put bouger de son lit pendant plusieurs jours, comme un clou indévissable. Puis des mois s'écoulèrent, et des cris de douleur et de torture s'infiltrèrent dans le lit conjugal. Un matin, voyant sa femme tressaillir de souffrance, Zhang alla vite chercher la voisine pour l'aider. Il comprit alors qu'un nouveau jour venait de commencer. Il allait être père. Quand la voisine entra dans la chambre, elle

le pria de sortir. Il demeura immobile et crispé devant la porte. Son corps était habité peu à peu par les douleurs de son épouse, ses oreilles s'imprégnaient lentement des cris de celle-ci à pousser fort le petit être. Soudain le cri du bébé se fit entendre. La voisine sortit et dit :

– Malheureusement, monsieur Zhang, c'est une fille !

– C'est très bien, elle pourra broder, répondit-elle gaiement.

En apprenant le sexe de son bébé, la brodeuse s'évanouit. Une fois revenue à elle, elle songea que ce rêve réalisé était un rêve effacé. Cet avenir lui donnait le vertige et elle semblait dans un monde de désillusion.

Zhang discuta avec sa femme et ils donnèrent à leur bébé le nom de Chiu Xin.

Couchée sur les genoux de sa mère, Chiu Xin agrippait son sein et le tétait. Son autre main en caressait la peau, lisse et soyeuse. Peu de temps après, malgré leurs difficultés financières, la brodeuse et son mari avaient repris le travail. Sa mère aimait contempler les paysages fleuris qu'elle brodait. Elle étalait les broderies sur son lit et laissait sa fille les toucher et les caresser. Chiu Xin grandit avec l'image d'un père chapelier et d'une mère brodeuse de fleurs.

Quand elle atteignit l'âge de cinq ans, elle apprit la broderie. Elle passa d'agréables moments en cherchant les couleurs, les tissus, les fils et les aiguilles. Elle voyait les mains fines de sa mère coudre les tissus fleuris et colorés.

Pourtant, la faillite du commerce altérait la santé de son père. Le marchand sombra dans un abîme de

souffrances. La maladie le frappa comme un éclair. Il mourut peu de temps après. La pauvre épouse se retrouva seule et dut travailler sans relâche. Mais, après plusieurs années, lorsque Chiu Xin eut 12 ans, la mort empoigna le cœur de sa mère comme une flèche empoisonnée. Les funérailles terminées, son oncle lui prit la main et l'emmena chez lui, où il l'installa dans une petite chambre.

Il commença par la traiter convenablement, mais l'espace où la jeune fille résidait devint étouffant, oppressant comme un souterrain sans issue. Les mouvements de son oncle devenaient violents. Il la bousculait, l'étranglait, l'enfonçait sous ses pieds et lui piétinait la tête. Triste, désespérée, Chiu Xin luttait contre cette maltraitance. L'oncle lui frappait la tête contre le mur et des gouttes de sang noircissaient la pureté du décor. Il la battait, la prenait aux cheveux, si elle ne faisait pas la cuisine ou ne livrait pas les broderies à temps. Alors, elle se dépêchait de coudre ses longs tissus. Ses joues brûlaient comme le feu, sa voix se déchirait et elle hurlait jusqu'à en suffoquer.

L'oncle possédait un commerce de tissus, mais il avait englouti son argent dans l'opium. La pauvre Chiu Xin voyait un être irrationnel, aux humeurs changeantes. Il affectait de la froideur et du mépris. Il délirait et parlait tout seul. Il saisissait parfois la tête de sa nièce et lui soufflait un filet de fumée dans la bouche, puis une seconde bouffée sur le visage. Il ne lui apprenait ni à lire ni à écrire. Il ne lui demandait que de broder.

La consommation de plus en plus forte d'opium ne faisait qu'aggraver la situation. Il parlait et dansait dans les rues. Chiu Xin devait le ramener à la maison.

Il la piquait d'un reproche cinglant et l'abreuvait d'injures. Il était sévère, morose. Il poussait parfois un soupir, se plaignant qu'elle ne fût pas un garçon.

Chiu Xin ne mangeait pas à sa faim. Son ventre devenait cruel et bruyant comme un tonnerre. Un an s'écoula ainsi, où elle resta enfermée chez elle. Elle demeura illettrée.

Quand elle atteignit l'âge de quatorze ans, son oncle fit un grand voyage à An Hui. A son retour, elle entendit une voix forte qui hurlait le bonheur et le triomphe. Cette voix ressemblait à un tambour. L'air printanier amenait avec lui une brise fraîche dans la maison.

Ce jour-là, il revint avec un cadeau. Etonnée de voir tant de générosité, Chiu Xin demanda sèchement :

– As-tu encore fumé ?

– Non, je t'ai acheté une robe fleurie et des chaussures pour ton nouveau travail.

Elle explosa de joie. Il lui tendit la robe et les chaussures. Ravie, elle les essaya. Une jeune fille apparut devant les yeux de l'oncle.

– Nous partirons demain à An Hui, dit l'oncle. Un batelier nous conduira là-bas et nous logerons à l'hôtel. Ta vie ne sera pas facile, mais écoute bien ta patronne.

– Oui, mon oncle.

– Tu seras une grande dame et les hommes t'aimeront beaucoup.

– Pardon ? interrompit Chiu Xin.

– Non, je disais que tu serais une bonne brodeuse comme ta mère.

II

Le bordel

Le lendemain, un froid glacial se répandit à bord du bateau. Chiu Xin, vêtue de sa robe fleurie, regardait de loin le paysage de Yang Zhou. Le soir, l'oncle ne put fermer l'œil et pensa à sa vie. L'opium avait détruit son commerce, et il s'était enfoncé dans un monde de fumée.

Après trois jours de voyage, ils arrivèrent à An Hui. Chiu Xin suivit son oncle et entra dans un petit hôtel très modeste. Ils déjeunèrent de poisson et de riz. L'oncle but tellement que la pauvre Chiu Xin dut le porter jusqu'à sa chambre. Elle lui jeta de l'eau pour le réveiller de l'alcool. Assise sur une chaise, elle attendit qu'il revînt à lui.

Une heure s'écoula et l'alcool qui était entré dans son âme commençait à s'évaporer. Il se leva et l'informa qu'il devait rencontrer sa patronne.

Avant de partir, il lui avait conseillé de rester dans sa chambre. Chiu Xin s'imagina broder un paysage fleuri. Les songes l'épuisèrent tellement qu'elle s'enfonça dans un profond sommeil.

Pendant qu'elle dormait, son oncle arriva au bordel, nommé Chun Li. Ce petit établissement était situé dans un lieu sombre. Une courtisane le reçut en le toisant et du dépit était dans son regard. Elle dévisageait la figure sale et maigre de cet inconnu.

– Bonjour monsieur, qui désirez-vous voir ?

– Votre patronne, madame Li.

– C'est curieux, dit-elle, elle ne reçoit personne aujourd'hui.

– J'ai reçu une lettre de sa part m'invitant à parler affaires. Lisez le courrier !

– Je ne sais pas lire.

– Alors, informez-la que je suis venu pour une affaire ! Je m'appelle Lu.

– Bien, monsieur. Voulez-vous du thé ?

– Non, merci.

La jeune courtisane monta vite les escaliers et se dirigea vers la chambre de sa patronne.

– Patronne Li, un client vous attend.

– Qui ?

– Monsieur Lu.

– Oui, oui. Il est venu pour me vendre sa nièce.

Une pâleur se répandit sur le visage lunaire de la jeune fille. Elle laissa ensuite sa patronne, et s'en fut.

La patronne de ce bordel pensait qu'elle sauvait les jeunes filles de la pauvreté. On devait l'appeler maman Li (Li Ma). Elle enseignait aux courtisanes les chants et la danse.

Li Ma quitta sa chambre peu après, et se dirigea vers le couloir. Elle descendit les escaliers comme une altesse qui domine son royaume.

Elle vit l'oncle de Chiu Xin, et en dévisageant sa pauvre face maigre, elle se força de sourire.

– Enchantée de faire votre connaissance, monsieur Lu.

– Moi de même. Je suis là pour vous vendre ma nièce. Je voudrais que nous concluions l'affaire rapidement.

– Bien sûr, où est votre nièce ?

– Elle est à l'hôtel.

– A l'hôtel ?

– Oui.

– Au fait, vous ne m'aviez pas précisé son âge.

– Elle a 14 ans.

– Mais je n'accepte que les filles de quinze ans.

– Ecoutez-moi ! Si vous ne la prenez pas, je ne saurai que faire avec cette malheureuse.

– Ce n'est pas mon problème.

– Mais elle sait chanter et broder.

– Brode-t-elle bien ?

– Oui, elle brode de magnifiques fleurs.

– Bon, allez me la chercher !

– Mais, elle ne sait pas que je suis venu vous la vendre. J'ai feint en disant qu'il s'agissait d'un travail de broderie.

– Ah ! Oui, elle va broder des hommes. Dites-lui cela ! Je l'appellerai la fleur.

– Je veux m'en débarrasser au plus vite. Votre prix sera le mien.

– Bon, je pourrai lui enseigner les chants et la danse. Monsieur Lu, je veux bien acheter votre nièce sans la voir, mais est-elle belle au moins ?

– Oui, elle est très belle !

Alors, elle prit le contrat qui se trouvait sur le bureau et le lui tendit.

« Le vendeur, Monsieur Lu accepte de céder Chiu Xin pour le prix de cent dollars. »

Monsieur Lu apposa sa signature et se précipita vers un bar pour déverser sa mélancolie dans l'eau de vie. Un froid perçant et glacial faisait vibrer les vitres des maisons et l'oncle, ivre mort, retourna à l'hôtel. Chiu Xin le déposa sur son lit comme un animal sauvage. Il exhalait tellement d'haleines polluantes d'alcool que la pauvre Chiu Xin avait l'impression de suffoquer.

Le lendemain, il emmena sa nièce au bordel. La patronne Li était une grosse femme d'une cinquantaine d'années. Ses joues rougeâtres semblaient brûler comme le feu d'un fou. Quand elle vit la figure de Chiu Xin, un sourire éclaira son visage sombre et sec.

– Elle paraît plus de quatorze ans la petite brodeuse ! s'écria-t-elle.

La lumière du jour déversait sur Chiu Xin l'aube d'une vie de détresse et de déboires. Elle fit la révérence et la patronne demanda à un des valets de faire venir sa compagne de chambre : Cao Lan.

Celle-ci venait d'avoir seize ans. Depuis son arrivée au bordel, elle s'était peu à peu abîmée dans la souffrance. Sa vie était devenue un fleuve torrentiel constamment en crue. Née dans une province lointaine, orpheline, elle avait conservé l'image d'une mère chaleureuse. Elle avait perdu ses parents à l'âge de neuf ans. Sa grand-mère l'avait alors vendue en échange d'une petite somme.

Avec la famine, l'opium, le désespoir, des vendeurs de jeunes filles sillonnaient en effet tout le pays.

Lorsque Cao Lan arriva, Chiu Xin remarqua que celle-ci rayonnait de grâce et de gentillesse. Li Ma donna discrètement une somme à l'oncle. Il fit ses bagages et partit. Dès que Chiu Xin se retrouva dans sa chambre avec Cao Lan, celle-ci lui prit la main et lui demanda de s'asseoir.

– Brodes-tu ? demanda Chiu Xin intriguée.

– Non, pourquoi me poses-tu cette question ?

– Que fais-tu ici alors ?

– Ce que tu vas faire toi-même. Je vends mon sourire, ma voix et mon corps aux hommes. Je suis une courtisane.

– Oh, mon dieu, ce n'est pas vrai ! Je veux retourner chez moi.

– Tu ne pourras jamais. Ton oncle t'a vendue.

Le cœur de Chiu Xin fut comme transpercé de flèches en apprenant la trahison de son oncle. Elle sortit de la chambre et fouilla la cuisine, toutes les autres pièces, inspecta le jardin, puis devint glacée de mélancolie et de haine.

L'oncle avait disparu. Elle observait du coin de l'œil les gardes qui la suivaient. Le soir, elle osa dire à Cao Lan qu'elle voulait s'évader.

Le regard de celle-ci devint effrayant. Elle toussa, voulut prononcer un mot. Mais rien ne lui vint à l'esprit. Elle ouvrit alors la fenêtre de la chambre glaciale, fermée par de lourds cadenas, et jeta la corde qui atterrit sur le sol. Chiu Xin laissa glisser son corps sur la corde et se jeta à terre comme une ancre.

Des voix inconnues se répandirent alors dans le jardin.

– Quelqu'un s'évade !

Les gardes accoururent et des pluies de coups de poings tombèrent sur son ventre.

On la mena dans une chambre obscure. Privée de nourriture, affaiblie, sa voix se déchirait dans les ténèbres.

Trois jours s'écoulèrent, les gardes la soulevèrent, l'emmenèrent dans le salon et la forcèrent à s'agenouiller devant sa patronne. Le mépris éclata comme un vent violent et ravageur.

– Chiu Xin, ce jardin, ce bordel et toutes les filles m'appartiennent. Tu es ma propriété.

– Non, vous n'êtes pas une femme pour acheter nos corps, nos sourires et nos voix. Vous êtes le démon !

– Comment ? Mais je t'ai sauvée de la misère !

– En vendant mon corps, mon sourire et ma voix, vous vous enrichirez.

– Insolente, frappez-la ! Elle a besoin d'une autre punition.

Les gardes portèrent en rafale des coups violents sur le ventre.

Madame Li, toujours assise sur sa chaise, contemplait ce spectacle, vêtue comme à son habitude de belles étoffes de soie, ses cheveux lisses coiffés en un chignon qu'ornait une barrette dorée. Elle soupira, piqua une épingle dans son chignon de fleurs, se leva et laissa la pauvre Chiu Xin sur le sol.

En apercevant son corps roué de coups, une étrange tristesse lui souleva le cœur.

– Chiu Xin, promets-moi que tu ne te sauveras plus. Tu veux mourir ou travailler pour moi ?

Chiu Xin ne bougeait pas et resta alors muette. Alors, Li Ma passa sa main lourde de bagues sur ses cheveux et lui dit :

– Dis-moi que tu ne recommenceras plus jamais.

Chiu Xin la regarda avec des yeux remplis de haine. Ils étaient comme un ouragan destructeur.

Soudain, une silhouette noire se profila sur le mur d'où échappaient des pleurs. C'était Cao Lan.

Elle pénétra dans le salon et se laissa tomber aux pieds de sa patronne.

– Li Ma, je suis responsable. Epargnez la vie de Chiu Xin ! Tuez-moi !

Un étrange malaise envahit Li Ma.

La douleur de ses pieds se propageant, elle mit fin à l'affaire.

Cao Lan porta Chiu Xin sur ses épaules, et la déposa sur le lit dans la chambre. Elle lava ses blessures et lui donna une bonne soupe à l'herbe. Ce remède lui permit de ramifier ses forces comme une plante desséchée.

Cao Lan et Chiu Xin montraient des caractères opposés. Chiu Xin était insoumise et impulsive. Cao Lan était docile et voulait plaire. On disait que son visage rappelait les plus beaux traits des princesses impériales et qu'elle aurait dû devenir une concubine de l'empereur.

Les murs de leur chambre étaient épais. La peinture blanche, brûlée et desséchée par le soleil torride en été, fouettée par le vent en hiver, laissait des traces de douleur. L'air frais printanier restaurait les peines et les douleurs des murs et de l'âme.

Les arbres et les fleurs du jardin étaient dépourvus d'amour et de tendresse. Les branches mortes s'amoncelaient sur les ruelles. Un seul arbre permettait à Chiu Xin et Cao Lan de s'épancher : le saule pleureur, symbole de docilité et de féminité. Il écoutait les cris et les lamentations des deux pauvres courtisanes.

Des fleurs mal taillées escaladaient les murs du jardin. Elles étaient sauvages comme le propriétaire et les clients de ce bordel.

Les chambres des courtisanes ressemblaient à des grottes sombres. La patronne se délectait à contempler cette vaste demeure ténébreuse. La laideur du jardin attirait les hommes avides de plaisir.

Cao Lan détestait le soir parce que la maison se réveillait. Des voix chantaient, des pieds de danseuses tremblaient comme un volcan en éruption. Les hommes se précipitaient dans les chambres pour passer la nuit avec une des courtisanes.

Des voix chuchotaient, parlaient de poésie, d'histoires, des événements. C'étaient celles des clients, des riches marchands et des fonctionnaires.

Quand le soleil se levait, les courtisanes nettoyaient les chambres et lançaient des regards sombres comme de la fumée noire. Chiu Xin aimait s'introduire dans la cuisine où l'on épluchait les légumes, où bouillait le riz. Elle flairait les odeurs présentes.

Mais surveillée par Li Ma, elle devait retourner dans sa chambre. Son grand amusement était d'errer dans le jardin à l'heure où cela était permis, et de regarder les courtisanes chanter, danser et jouer aux cartes. Elles agitaient leurs éventails comme des

papillons. Tout en s'éventant, elles lançaient des sourires.

Les arbres respiraient, s'étiraient et l'air devenait enivrant. Elle entendait les gouttes d'eau tapoter les toits de la demeure, des ruissellements de voix mélodieuses traverser le jardin. Elle regardait parfois les nuages de pluie éclater dans le ciel.

Lorsqu'elle retournait dans sa chambre, elle peignait les longs cheveux de Cao Lan. Ses mains qui la coiffaient étaient grandes et douces. Elle aimait écouter Cao Lan lui raconter ses rencontres. La brosse s'enfonçait dans la chevelure et semblait détacher l'âme mélancolique de sa compagne.

Un soir, pendant qu'elle lui brossait les cheveux, sa compagne de chambre étala subitement son désarroi :

– Chiu Xin, pourquoi sommes-nous ici ? Pourquoi souffrons-nous et d'autres connaissent-ils le bonheur ? Pourquoi sommes-nous orphelines et abandonnées à la tristesse et au désarroi ? J'ai entendu dire que c'était le nœud du Karma.

– Ne dis pas de bêtises ! interrompit Chiu Xin.

Cao Lan avait prié les Dieux pour se libérer de cette chaîne de souffrance. Elle continua :

– Pourquoi faut-il vénérer nos ancêtres ? Pourquoi continuer cette vie, subir un destin funeste. Nous sommes comme des plantes qui meurent en hiver. La saison meurtrière les détruit comme une arme pointue. Nous sommes comme le vent violent qui arrache les feuilles des arbres pour exprimer sa colère, son manque d'amour. Nos pleurs ressemblent à un torrent turbulent et ravageur. Lorsque je vois les fleurs tomber, les larmes coulent sur mes joues. Le temps

dépeint l'état d'âme des courtisanes dans cette maison du diable.

Pour Cao Lan, la liberté était inaccessible, la lune qu'elle regardait était comme elle, impossible pour l'être de la prendre dans ses bras. Chaque fois que son reflet s'infiltrait dans les ruelles du jardin, elle courait pour la toucher. Mais plus elle avançait, plus sa silhouette s'éloignait.

Chiu Xin ne l'écoutait plus. Une immense douleur l'envahit. Fâchée contre cette indifférence, Cao Lan se jura d'en connaître la raison. Elle se laissa tomber sur la couverture du lit, et s'endormit.

III

Le départ de Cao Lan

La nouvelle tomba comme une flèche empoisonnée : Cao Lan avait décidé de devenir la concubine d'un fonctionnaire corrompu et immoral.

Ce fonctionnaire, nommé Wu, trempait dans des affaires frauduleuses et passait son temps dans le bordel de Li Ma.

Attiré par le beau visage lunaire et la voix de Cao Lan, il la pria de devenir sa concubine. Il aimait écouter sa voix parce qu'elle était semblable à du satin.

Cao Lan n'avait que 17 ans et ce fonctionnaire voulait une femme très jeune pour apporter la joie dans sa vie. Ses deux épouses étaient trop âgées pour lui donner un autre enfant, donc une femme jeune pouvait lui convenir.

Chiu Xin était atterrée, effondrée, comme une maison en ruine. Puis elle sortit de sa prostration, et une idée germa dans son esprit.

Elle prit l'argent qu'elle avait épargné et alla voir Li Ma.